



**C'est du vécu !**

## Le bonheur est dans le Petit Pré

par Daniel Moerlen, Alsace/France de son blob [www.sous-les-pas-les-mots.over-blog.com](http://www.sous-les-pas-les-mots.over-blog.com)

Ce matin-là j'ai pris la direction du *Jura suisse* plein d'optimisme. Cela faisait un an que je voulais revenir dans le *Grand Val*. J'ai trouvé un prétexte. J'avais rendez-vous avec un personnage que je rêvais de rencontrer depuis quelque temps. Les chemins vous réservent parfois de belles surprises. J'ai fait la connaissance de *Jean-Marie* sur la toile grâce à un autre habitant du *Grand Val*, mon ami *René*. "Chez *Jean-Marie*": cela sonne comme le nom d'un café, voire d'un restaurant étoilé. Pourtant, le chalet où je suis attendu, se situe dans un endroit isolé, sur les pentes du *Mont Raimeux*, au lieu-dit le *Petit Pré*, au beau milieu des pâturages. Inutile d'étudier soigneusement l'itinéraire pour y parvenir. Je connais assez bien le massif pour y avoir trimardé sur les sentiers. Mes orteils s'en souviennent très bien.



Je gare ma voiture à l'entrée de *Corcelles*. Il est 9 heures. Il fait déjà bien chaud. Pas un souffle de vent. Me voilà parti, sac au dos. Je m'engage sur la charrière qui monte au *Raimeux de Créminal*. Je passe sous le pont de chemin de fer. Je longe les *Brues* et les *Champs Boucher*. Sur ma gauche, le coton gris des imposants *Rochers du Droit* se mêle au coton vert des arbres. La charrière est bordée de beaux arbres qui ombragent le chemin.

Sur les haies j'observe de belles fleurs écloses. La symphonie végétale a débuté. Les bosquets exhalent d'agréables fragrances. C'est à cet endroit que j'ai fait connaissance un jour, d'*Yvette* et *Charly de Moutier*. Depuis, nous sommes restés amis.



Je prends de l'altitude. Parvenu sur les hauteurs du *Crât*, je quitte la charrière pour franchir un clédar métallique. Je longe le flanc de la montagne. Je monte à la *Place des Tilleuls*. De belles campanules agitent leurs clochettes pour saluer mon passage. Un banc m'offre son hospitalité. Je profite de la belle vue sur *Créminal*. Le regard porte jusqu'à l'entrée du *Grand Val*. Je traverse un grand pré fleuri aux herbes hautes. Je me dirige vers la lisière de la forêt.

Je franchis à nouveau un clédar, puis je m'enfonce dans la forêt. Je suis un sentier jusqu'à sa jonction avec le chemin qui monte de *Corcelles* et celui qui vient de l'ancienne charrière du *Beucle*. Là encore, un banc offre son hospitalité au promeneur. Un panneau présente le sentier didactique du *Gore Virat* réaménagé en 2013 par la Commune de *Corcelles* avec l'aide de nombreux bénévoles et le soutien de généreux donateurs. Il y en a d'autres tout au long de la montée, traitant tour à tour de la thématique de la chasse grâce à la *Confrérie St Hubert du Grand-*



## C'est du vécu !

Val, des champignons, de la flore, et de la faune.

Je prends à gauche, en direction du *Gore Virat*. Déjà je perçois les trépidations du torrent en contrebas. Après ces premiers coups d'archet, l'opéra débute pour de bon. Je pénètre dans les gorges. J'ai à ce moment-là, une pensée pour Séverine et Olivier, les gardes-refuge des *Amis de la Nature de Moutier* qui, un jour, m'ont indiqué cette curiosité de la nature. Symphonie en vert et blanc majeur. Au fur et à mesure que je monte, son grondement devient plus perceptible. Le torrent dévale la pente, choisissant pour sa course les multiples voies qui s'offrent à lui entre les rochers. Il est complexe, exubérant, vociférant. Sous son allure frémit un désir et une inquiétude.



Je parviens à la nouvelle passerelle en bois qui enjambe le torrent. Ses flots investissent les vieux canyons de pierre. Ils bondissent et rebondissent sur les pans de roches polies. Après avoir explosé sur les rochers, les paquets liquides se

révoltent en longues traînées d'écume qui fuient vers la vallée en d'infinis développements par-dessus les rochers enchevêtrés de branchages charriés par les flots. Je profite du spectacle. Ici règne l'esprit de l'eau et de la forêt. Parvenu sur l'autre rive, je grimpe, marche après marche. Le sentier est raide. Je gagne la passerelle supérieure érigée en guise d'observatoire. Sous mes pieds, l'eau s'abat, vient se fracasser dans une "marmite". Je m'extasie comme au premier jour où j'ai découvert cet endroit merveilleux. Il y a de quoi s'ébaubir. Je suis à chaque fois étreint par les émotions devant ce spectacle de la nature.



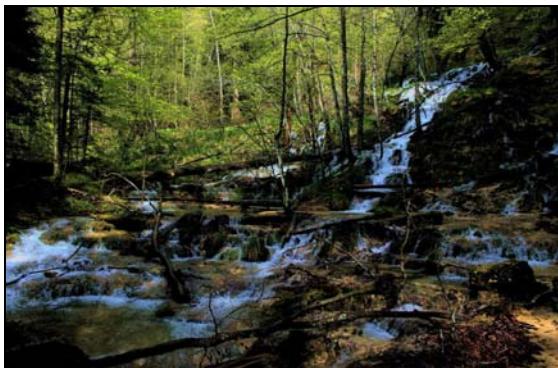
Je reprends ma grimpette. La pente s'accentue. Le sentier rétrécit, monte en lacets, se faufile entre les sapins, les hêtres et les frênes, s'éloignant momentanément du torrent. Le cadre est âpre et tourmenté. Le sous-bois est illuminé avec parcimonie par les rayons du soleil. Il est plein de mousse et de rochers de toutes tailles épargnés un peu partout, entre lesquels s'accumulent les branches mortes. Plus haut, le sentier retrouve le torrent. Il le longe. Le torrent dévale la pente. Il se précipite dans sa gorge. Je parviens sur un replat. J'en profite pour faire une petite pause. Je m'approche du courant. Je me baisse. Je plonge mes mains dans le liquide limpide et frais. C'est très agréable. Je m'asperge le visage. Je reprends des forces. Je dois avouer que je peine un peu aujourd'hui.

Il me faut à présent gravir la *Côte aux Bœufs*. La forêt me happe. Le sentier tourne à droite, puis à gauche. Il s'enfon-



## C'est du vécu !

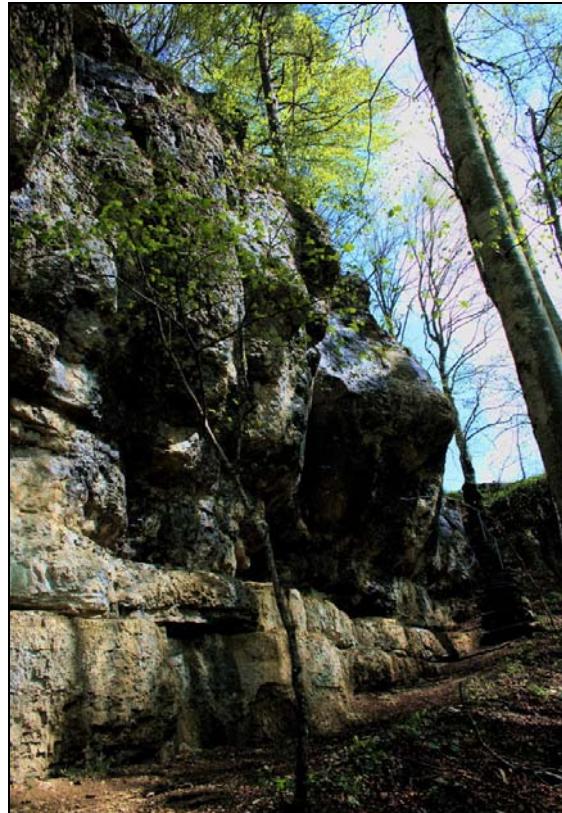
ce dans les entrailles de la profonde sylve. Tout est vert. La lumière est tamisée par les branches et la végétation. Je m'émerveille devant les troncs qui s'élèvent jusqu'au ciel. J'ai toujours éprouvé une attirance compulsive pour la forêt, pour ses mystères, pour sa puissance, et pour l'énergie qu'elle distille dans nos veines. Je monte. Je bute sur des racines. Le sous-bois est recouvert d'une végétation exubérante. Omniprésentes, les achillées déploient leurs disques blancs. Ça et là, des touffes d'aspérule odorantes émergent du tapis végétal. Me vient alors le souvenir d'une tante qui récoltait la plante au mois de mai, au début de la floraison, et qui la faisait macérer dans du vin pour en faire une boisson agréable à boire.



La nature y déploie toute sa fantaisie. Je lève les yeux vers la cime des arbres qui croissent en toute liberté, ou plutôt, selon les possibilités du terrain, de l'espace, de la lumière et de l'humidité. Leurs formes sont parfois bizarres, curieuses, étranges. Elles m'intriguent. De vieux troncs morts aux branches désespérément tordues, m'interpellent. Au sol, des rambles et des branches cassées coiffent d'autres univers que le mien, une multitude d'insectes attentifs à rien d'autre que leur survie. Au bord du sentier, le moignon d'un sapin frappé par la foudre retient mon attention.

Je monte sous un amoncellement de roches hérisseées d'arbres. L'âpre sentier monte en lacets. Il est raide. Les roches sont partout: des grandes, impressionnantes et grises, des petites, arrachées à la montagne, revêtues de lichens gris ou encerclées de fougères. Après un dernier

lacet, je longe d'imposantes falaises sculptées par l'érosion. Je gravis quelques marches.



Je m'aide de la main courante. Je débouche dans la lumière. Je suis monté de 450 mètres. Il est 10 heures. Mes mollets ont été mis à rude épreuve. Je longe à présent les pâturages du *Raimeux de Créminal*. Je flirte avec les à-pics.



Je parviens au belvédère qui offre une belle vue plongeante sur Créminal. Je laisse mon regard voguer sur les vagues du *Grand Val*. Cela change de la grande toile bleue de la *Méditerranée*, à peine froncee, étalée devant moi jusqu'à sa



## C'est du vécu !

rencontre indécise au loin avec le ciel. À côté sont disposés des tables et des bancs ainsi qu'une crêmaillère pour faire un barbecue. C'est génial. Je m'y repose quelques instants.

Je passe à côté de la ferme-auberge du *Raimeux de Créminal* (alt. 1120 m). Puis je monte au *Golat*. Je franchis une barrière. Je passe à côté d'un troupeau de vaches plantureuses. Elles me regardent passer avec de gros yeux. Pour elles, la vie est sans complication. Je tire à gauche pour monter en biais. Je repère au loin un signe sur un arbre. À la lisière de la forêt, un oiseau chante à tue-tête. Pinson, sittelle, ou pouillot? Mes modestes connaissances en ornithologie ne me permettent pas d'identifier le siffleur. Mes yeux en vain fouillent les arbres. J'espère le voir. Insaisissable espoir. Je me contente d'apprécier son air. Dans les sapins, d'autres oiseaux reprennent en chœur. On dirait qu'ils chantent la gloire du printemps retrouvé. Les pâturages m'offrent un déploiement déconcertant de renoncules aux inflorescences jaunes, auxquelles se mêlent les aigrettes des pissenlits qui attendent que le vent dissémine leurs semences. Quel enfant ne s'est pas amusé à souffler sur ces petits "parachutes". Je passe à côté d'une grosse fourmilière. L'activité y est intense. Un ressaut, une pente raide, et me voilà sur le *Golat* (alt. 1241 m).



Je poursuis mon chemin en suivant la ligne de crête en direction de l'extrémité est du *Mont Raimeux*. Dans le sous-bois, des arbres morts en décomposition sont couchés par terre. La pourriture et les termites lèveront patiemment leurs corps;

ça leur prendra un peu de temps. Ils les transformeront en un humus qui enrichira la terre. En attendant, les amas de branches quant à eux constituent un abri de choix pour les insectes et les petits rongeurs. L'étroit sentier longe les falaises du versant nord du *Mont Raimeux*, à l'aplomb de la vallée de la *Gabiare*. Sous mes pieds *Rebeuvelier*, le château et la ferme de *Raimontpierre*, les *Grands Terras*. J'enjambe le cadavre d'un arbre fracassé qui obstrue le passage. Cela m'oblige à des reptations au cours desquelles mon sac ne manque pas de s'accrocher aux branches.



Après une courte descente, je débouche dans un espace ouvert. C'est le *Petit Pré*. Les cloches des vaches résonnent dans le paysage. Le soleil déverse ses flots de lumière. En face, sur l'autre versant de la vallée d'*Envelier*, le massif de la *Schönenberg* fait le dos rond. Je continue à longer les falaises. En direction du sud, le *Weissenstein* émerge avec élégance et brio de la ligne d'horizon sur fond de ciel bleu. Sur la crête du *Maljon*, la ferme du *Harzer* domine. Je tire à présent sur ma droite pour rejoindre le *Raimeux de Corcelles*. Je franchis une clôture et je longe les prés qui offrent de belles perspectives. Tout ici respire la douceur. Je traverse un jardin de fleurs sauvages. L'herbe haute est parsemée de grandes marguerites, de gesses des prés, d'oseille sauvage, de bourrache et de centaurées. J'aperçois un chalet au loin. Alors que je m'en approche, je distingue une silhouette accoudée à la balustrade de la terrasse. Je me dis que ce doit être *Jean-Marie*. Il m'aperçoit à son tour et me fait de grands



## C'est du vécu !

signes. Je franchis une barrière puis je traverse un pré dans la beauté de sa foisonnante floraison. Le tapis herbeux me conduit jusqu'au chalet.



Je suis accueilli par *Jean-Marie*, la moustache ironique et l'œil malicieux sous sa casquette. L'accueil est net et cordial. Il me présente sa charmante épouse. Elle s'appelle *Emmy*. Nous nous regroupons autour du barbecue, un verre à la main. Nous célébrons notre rencontre. Une table basse rustique, un banc et des rondins de bois sont disposés devant l'âtre. Nous faisons plus ample connaissance. L'échange est paisible et serein. Nous communions intimement comme si nous étions des amis de longue date. Dommage que *René* ne soit pas avec nous. Ce n'est que partie remise.

Les pommes de terre enrobées de papier alu et cuites au feu de bois sont à point. C'est l'heure de passer à table. Nous prenons place sur la terrasse face à un panorama de carte postale. Nous trinquons. La succulence de la viande préparée au barbecue par *Jean-Marie* accompagnée de salades préparées par *Emmy* et la saveur solaire du vin, nous procurent la joie du corps. L'échange de la parole tisse l'invisible et chatoyante tapisserie des réalités de l'esprit. Partage et communication se réalisent au gré de la liberté de chacun.

Je prends congé de mes charmants hôtes d'une simplicité touchante, et je mets le cap sur *Corcelles*. Je passe à côté de la ferme du *Raimeux* de *Corcelles*.

Une odeur d'herbe coupée vient caresser mes narines. De nos jours, le paysan

n'aiguise plus sa faux. Sur le bas-côté du chemin, les touffes de serpolet côtoient les marguerites et les bardanes aux capitules sphériques, au plumet mauve, hérissées de crochets. Un papillon aux ailes de soie palpite. J'ai envie de griffonner un poème sur ses ailes de papier afin qu'il l'emporte. Au loin, la silhouette de la *Hasenmatt* occupe la ligne d'horizon.

Je descends par un chemin assez raide. C'est pénible. Je finis par arriver en bas de la côte. Je franchis le *Gore Virat* sur un petit pont. Sous mes pieds l'eau court. En quelques enjambées je remonte au *Crât*. De là je regagne *Corcelles*. Des églantiers entrelacés bordent le chemin. Enchevêtrées et emmêlées aux brindilles, de belles roses sauvages guipées offrent leurs gorges ivoirines aux rayons obliques du soleil de cette fin d'après-midi.



Une fois de plus, des jurassiens m'ont ouvert les bras et m'ont offert la chaleur de leur accueil. C'est pourquoi je les aime "ces gens-là". Je remercie mes amis pour cette belle rencontre dans leur modeste et coquet chalet du *Raimeux* construit par le père de *Jean-Marie*. Aujourd'hui, sans s'en rendre compte, ils m'ont emmené un peu plus loin que ces monts du *Jura* que j'aime tant et qui nourrissent mon écriture. Ils m'ont convié sur le chemin de l'amitié sincère et véritable. En cette journée, j'ai vécu simplement les vraies valeurs, celles de la rencontre, de la communion dans l'amitié, car il s'agissait de bien autre chose que le partage d'un modeste repas campagnard: il s'agissait de l'homme. Pour moi, ce jour-là, le bonheur était dans le *Petit Pré*.